LE POUVOIR *DE PARLER*

1886-2026 FRANCE CORÉE CRÉATIVITÉ OPPORTUNITÉS SOLIDARITÉ

한국의 문학 1945–2026

LA LITTÉRATURE CORÉENNE DE 1945 À NOS JOURS : *ÉCRIRE POUR ÊTRE LIBRE*

La littérature coréenne reflète l'histoire mouvementée du pays. Elle porte les traces de la guerre, de la division, de la censure et des années de dictature. Elle reflète aussi les tensions d'une modernité rapide, parfois brutale. D'une époque à l'autre, elle s'adapte, se réinvente et déplace son regard : des blessures collectives vers des fragilités plus intimes, des violences imposées par l'histoire vers les maux que la société engendre elle-même. Ce miroir n'est jamais immobile. Il accompagne les transformations de la Corée, en révèle les silences, les fractures et les forces de résistance.

- **15 août 1945** — Libération de la Corée après trente-six années de colonisation japonaise
- **25 juin 1950** — Début de la guerre de Corée
- **27 juillet 1953** — Signature de l'armistice : la péninsule reste divisée
- **1960** — Publication de « La Place » de Choe In-hun, roman majeur sur la division idéologique
- **1969** — Début de la publication de « La Terre » de Pak Kyong-ni, vaste fresque sur le monde rural coréen et ses transformations
- **1980** — Soulèvement démocratique de Gwangju et répression militaire, événement majeur de la mémoire contemporaine coréenne
- **2016** — La littérature coréenne s'ouvre au monde : 1er International Booker Prize pour une autrice coréenne
- **2024** — Attribution du prix Nobel de littérature à Han Kang

Une place dans les ruines

En août 1945, après trente-six années de colonisation japonaise, la langue coréenne retrouve la possibilité de s'exprimer librement. S'ouvre alors une brève période d'effervescence littéraire : malgré la pénurie de papier, revues, anthologies et recueils se multiplient. Les écrivains donnent voix au retour des exilés, aux ambiguïtés de la collaboration et aux fractures idéologiques déjà présentes dans une nation en recomposition.

Cet élan est pourtant de courte durée. En juin 1950, la guerre de Corée éclate et déchire la péninsule, laissant derrière elle des villes en ruine, un territoire coupé en deux et des familles séparées. Cette perte massive renforce progressivement le *han*, sentiment difficilement traduisible, mêlant chagrin contenu, colère sourde et blessure historique.

Ce moment de reconstruction fragile bascule rapidement dans un contexte de division idéologique, où la littérature devient un espace de tension politique. Dans ce paysage marqué par la ruine paraît, en 1960, « La Place » de Choe In-hun. Le roman suit Lee Myoŷngjun, jeune philosophe pris entre le Sud capitaliste et le Nord communiste, à qui aucun des deux systèmes n'offre une véritable place. La place cesse alors d'être un lieu géographique pour devenir une exigence éthique : l'espace où l'individu tente de préserver sa dignité face aux idéologies qui le dépossèdent.

De la résistance à l'intime

Des années 1960 à la fin des années 1980, la Corée du Sud traverse une succession de régimes militaires, de Park Chung-hee à Chun Doo-hwan. Dans un contexte de censure et de répression, la littérature devient un espace de résistance, où écrire revient aussi à prendre position.

Le réalisme social s'impose alors comme une langue du réel. Il donne à voir les effets de l'industrialisation accélérée : les inégalités, la pauvreté urbaine, les vies sacrifiées au nom de la croissance. Des écrivains comme Hwang Sok-yong, Yi Mun-yol ou Cho Se-hui incarnent chacun à leur manière, une façon d'affronter cette réalité. « La Terre » de Pak Kyong-ni déploie une vaste fresque sur la lente disparition du monde rural sous l'effet de la modernisation.

À partir de la démocratisation des années 1990, les grands récits idéologiques cèdent peu à peu la place à une écriture plus intime, attentive à la solitude, à l'aliénation et aux fragments du quotidien. L'émergence de voix féminines renouvelle profondément le paysage littéraire, en plaçant au premier plan des thèmes longtemps tenus à la marge : la famille, la mémoire, le corps.

La littérature devient un espace de résistance

Une littérature capable de transformer la mémoire de la douleur en langage universel

Mondes fragmentés et récits qui se diversifient

Depuis les années 2000, la littérature coréenne se déploie dans une grande diversité de genres, de formes et de supports. Le roman policier, le roman noir, la science-fiction ou la dystopie deviennent autant de manières d'interroger les angoisses contemporaines et les incertitudes du futur. Les écritures féminines continuent de transformer l'expérience individuelle en critique du monde social.

Dans le même temps, la littérature coréenne gagne en visibilité sur la scène internationale grâce aux traductions et à la circulation croissante des œuvres. Les écrivains explorent les tensions entre mémoire et modernité, identité individuelle et mutations sociales, tout en renouvelant les formes narratives.

En 2024, l'attribution du prix Nobel de littérature à Han Kang marque la reconnaissance internationale de cette trajectoire. Elle consacre une littérature capable de transformer la mémoire de la douleur en langage universel, mais aussi de faire entendre, depuis la Corée, des questions qui traversent le monde entier.

Ministry of Culture, Sports and Tourism
한국문화원 Centre Culturel Coréen
Office National du Tourisme Coréen KOREA TOURISM ORGANIZATION

LE THÉÂTRE CORÉEN, *DU PANSORI AU CONTEMPORAIN*

한국 연극의 역사

— par Lee Seong-gon *(professeur à l'Université nationale des arts de Corée)*

L'histoire du théâtre coréen s'est construite selon deux grands courants. L'un, né de la parole populaire, se prolonge aujourd'hui dans le *pansori* de création ; l'autre, inauguré au début du XXe siècle par l'introduction du théâtre moderne, traverse les lumières et les ombres de l'ère contemporaine. Tantôt parallèles, tantôt entrelacés, ces deux courants ont tissé ensemble la trame de la scène coréenne. À travers la colonisation et la division, la guerre et la dictature, puis une modernisation fulgurante, le théâtre coréen n'a cessé de renouveler ses formes et d'élever de nouvelles voix — posant, à chaque époque, la même question : *que dire, et comment le dire ?*
Les mots inscrits sur la scène témoignent d'un temps, tout en annonçant déjà celui qui vient.

Le *pansori*, d'hier à aujourd'hui

Né d'une tradition populaire au milieu de la dynastie Joseon et transmis oralement de génération en génération, le *pansori* est un long récit qu'un chanteur déploie par le chant, l'*aniri* (la parole rythmée) et le *ballim* (le geste expressif), au rythme d'un tambour frappé par le *gosu*. Au XIXe siècle, Sin Jae-hyo rassemble les textes épars à travers le pays, posant ainsi les fondements du *pansori* classique. Forme de spectacle reposant sur un soliste, le genre évolue au début du XXe siècle vers le *changgeuk* (창극), une forme dans laquelle plusieurs chanteurs se partagent les rôles.

À la fin des années 1960, le *pansori* contemporain s'impose comme une forme artistique à part entière. Park Dong-jin ouvre de nouveaux territoires thématiques avec « La Vie de Jésus » et « L'Amiral Yi Sun-sin » ; Im Jin-taek compose des œuvres à portée critique, inspirées des poèmes de Kim Ji-ha, « La Mer d'excréments » et « Les Cinq Bandits ». Lee Ja-ram portera ensuite le genre a son apogée. Avec « Le Dit de Sichuan » (2007), adapté de « La Bonne Âme du Se-Tchouan » de Brecht et « Le dit de Femme Courage » (2011), d'après « Mère Courage et ses enfants », elle signe une nouvelle ère de cet art.

Les débuts du théâtre moderne et l'ère du nouveau théâtre coréen

Le théâtre coréen au sens moderne s'amorce avec la construction, en 1908, du Wongaksa, première salle de spectacle moderne. L'adaptation par Yi In-jik de son propre roman, « Le Monde d'argent » (은세계), est considérée comme le point de départ du *singeuk* (신극), le « théâtre nouveau ».

La fondation de la troupe Hyeoksindan (혁신단, 1911), puis celle de Munsuseong (문수성, 1912), dont les productions « Hototogisu » (불여귀) et « Le Bandit au revolver » (육혈포강도) ouvrent l'ère du *sinpa* — drame populaire des tragédies domestiques et des amours contrariées.

Le véritable essor du théâtre moderne coréen intervient dans les années 1920, avec le retour de jeunes artistes formés au théâtre moderne au Japon. Les activités menées au sein de l'Association d'art dramatique (극예술협회, 1920) puis de la Towolhoe (토월회, 1923) ont grandement contribué à l'enracinement du théâtre moderne coréen. C'est dans ce contexte que Yoo Chi-jin signe « La Baraque » (1932) et « Le Bœuf » (1935), œuvres qui dépeignent avec réalisme la condition du monde rural sous la colonisation.

L'indépendance de la Corée et la naissance du Théâtre national

Les années 1940 constituent les heures les plus sombres de l'histoire du théâtre coréen : les représentations en langue coréenne sont interdites et seul le *Gukmin yeongeuk* (국민연극), théâtre de propagande promu par les autorités coloniales japonaises, est autorisé sur scène. Après l'indépendance de la Corée, en 1945, s'ouvre la période de la Libération (*Haebang gonggan*), marquée par l'affrontement entre courants de gauche et de droite, reflet des profondes divisions politiques de l'époque.

En avril 1950, le premier théâtre national d'Asie est fondé à Séoul. Malgré la guerre de Corée, il poursuit ses activités et devient, jusqu'à l'inauguration du nouveau Théâtre national à Namsan en 1973, le principal foyer du théâtre coréen, réunissant aussi bien le théâtre moderne que les arts scéniques traditionnels.

C'est dans ce contexte que des œuvres majeures du réalisme théâtral coréen s'imposèrent durablement dans le répertoire national, notamment « The wedding day » d'Oh Yeong-jin et « Le Feu de forêt » (1962) de Cha Beom-seok.

Les troupes collectives, le *madanggeuk* et l'ouverture de Daehangno

Portés par la jeune génération issue du théâtre universitaire, de nombreux *Donginje Geukdan* (동인제극단, troupes collectives) voient le jour dans les années 1960, et introduisent activement les dernières tendances occidentales. De nouvelles écritures surgissent : Lee Gun-sam introduit le théâtre épique et absurde avec « Le papier manuscrit », Choe In-hun réécrit les récits légendaires en poèmes dramatiques dans « Où et sous quelle forme nous retrouverons-nous ? », O Tae-seok forge un langage scénique mêlant tradition et avant-garde, Lee Kangbaek s'impose avec ses pièces allégoriques telles que « Les Guetteurs » et « Le Mariage ».

Parallèlement, le *madanggeuk* (théâtre de plein air), qui critiquait et tournait en dérision la dictature militaire, suscita un immense engouement dans les universités et les milieux ouvriers.

L'ouverture du Munye Theater (aujourd'hui Arko Arts Theater) à Daehangno (대학로) à Séoul, en 1981, puis la création de la rue de la culture et des arts en 1985, font de ce quartier le cœur de la scène théâtrale contemporaine coréenne.

Une scène en résonance avec son temps

Après l'effondrement des régimes socialistes d'Europe de l'Est, l'ère des idéologies cède la place à celle de la diversité. Avec l'essor de la culture de masse, une distinction apparaît entre théâtre d'art et théâtre commercial, tandis que l'hyperréalisme et la comédie musicale gagnent en importance. Des œuvres comme « Métro ligne 1 » et « Viens me voir », dont est tiré « Memories of Murder » de Bong Joon-ho, rencontrent un large public et font émerger des metteurs en scène vedettes.

En avril 2014, le naufrage du ferry Sewol emporte 304 personnes. Cette tragédie laisse de profondes fractures dans le monde du théâtre. Depuis, le mouvement #MeToo, la pandémie de Covid-19 et les turbulences politiques replacent le théâtre au cœur des débats sociaux. La démocratisation de la création favorise l'essor d'œuvres engagées consacrées à l'histoire contemporaine, au monde du travail et aux enjeux sociaux.

Récemment, les réinterprétations des classiques occidentaux, de Shakespeare à Tchekhov, rencontrent un vif succès.

HAN KANG,
LA VOIX QUI VOUS TRAVERSE

한강
작가의
문학

Voix majeure de la littérature contemporaine, Han Kang puise dans les blessures de l'histoire coréenne pour interroger la fragilité de l'existence humaine. À travers le corps, la mémoire, la violence et le silence, son œuvre fait entendre une langue sensible, traversée par la douleur, mais tournée vers ce qui continue de nous relier.

Une vie d'écriture

Née en 1970 à Gwangju, dans le sud de la Corée, Han Kang s'impose aujourd'hui comme l'une des voix les plus essentielles de la littérature contemporaine. Fille du romancier Han Seung-won, elle grandit dans un environnement marqué par les livres et l'écriture. En mai 1980, alors qu'elle a neuf ans, sa ville natale est le théâtre d'un soulèvement démocratique violemment réprimé par l'armée. Cet événement traversera durablement son œuvre, comme une ombre portée sur son écriture.

En 1993, elle débute avec la publication de cinq poèmes dans la revue Munhak gwa Sahoe (« Littérature et société »). L'année suivante paraît sa première nouvelle, « Red Anchor » (붉은 닻), puis, en 1995, son premier recueil, « Love of Yeosu » (여수의 사랑). Poète à ses débuts, elle conserve dans sa prose une attention particulière au rythme, aux silences et à la densité des images.

D'un livre à l'autre, Han Kang revient obstinément vers les zones les plus fragiles de l'existence : la violence subie, la mémoire blessée, le silence des corps. Ses phrases prennent racine dans les tragédies de l'histoire contemporaine coréenne, mais elles dépassent le seul cadre d'une époque ou d'un pays pour interroger l'existence humaine tout entière.

Le fil et la lumière
L'origine de l'écriture

Le 7 décembre 2024, à Stockholm, à l'occasion de la remise de son prix Nobel de littérature, Han Kang prononce en coréen son discours intitulé « Le fil et la lumière ». Elle y évoque un poème écrit à l'âge de huit ans, au printemps 1979, juste avant son départ de Gwangju pour Séoul, où apparaît l'image d'un fil lumineux reliant un cœur à un autre. Cette image d'enfance devient l'une des métaphores centrales de son œuvre. Écrire, pour Han Kang, c'est suivre ce fil : une lumière ténue qui passe d'un cœur à l'autre, un souffle fragile, menacé de se rompre, que les mots tentent de retenir.

> *« Quand j'écris, j'utilise mon corps. »*
>
> — Han Kang, « Le fil et la lumière » (Conférence Nobel, 7 décembre 2024).
> Traduit du coréen par Kyungran Choi et Pierre Bisiou

Chez Han Kang, l'écriture passe par les sens et par le corps. Ses phrases semblent retenir une respiration, une tension physique qui parvient peu à peu jusqu'au lecteur. Écrire n'est pas seulement penser : c'est engager le corps tout entier, avec ce qu'il porte de douleur, de mémoire et de silence.

Le corps se souvient

Dans l'œuvre de Han Kang, le corps n'est pas une simple enveloppe charnelle. Il se souvient des blessures, porte ce qui n'a pu être dit. La violence demeure sur la peau, la perte dans le souffle.

Dans « La Végétarienne », le corps devient le lieu d'une résistance silencieuse face à la violence du monde. Dans « Celui qui revient », la mémoire des morts et des survivants passe par les corps. Dans « Blanc », la sœur disparue laisse sa trace dans le corps de celle qui survit. Lire ses livres, c'est se tenir au plus près de la fragilité d'un autre.

Au bord du silence

La langue de Han Kang n'est pas haute. Ses phrases s'enchaînent comme on règle son souffle, et demeurent au bord du silence. Entre elles circule tout ce qui n'a pas été dit.

Ses personnages posent sans cesse la même question : après la violence, les humains peuvent-ils encore se comprendre ? Han Kang ne donne pas de réponse définitive. Elle laisse vivre les questions dans le silence. Le silence, dans sa littérature, n'est pas un vide mais une autre voix.

Ce qui ne disparaît pas

Han Kang ne traite pas les tragédies de l'histoire contemporaine coréenne comme de simples événements historiques. Elle les transforme en une question plus vaste, adressée à l'existence humaine elle-même. Gwangju et Jeju, la violence d'État et la mémoire des disparus demeurent dans son œuvre non comme des archives, mais comme des présences sensibles.

Dans « Celui qui revient », Han Kang revient sur les dix jours du soulèvement de Gwangju, en mai 1980. À travers le regard du jeune Dong-ho, la culpabilité des survivants et l'attente d'une mère, elle fait entendre plusieurs voix autour d'une même tragédie. Toutes posent la même question : qu'est-ce que l'humain ? Jusqu'où peut-il aller ?

Dans « Impossibles adieux », elle revient sur la mémoire du massacre de Jeju, commencé en avril 1948, et sur le deuil laissé entre les morts et les vivants. Dans le paysage enneigé de l'île, les noms oubliés semblent être appelés de nouveau. La mémoire ne disparaît pas : la littérature lui donne parfois la force de parvenir jusqu'à nous.

> *« Pour sa prose poétique intense qui affronte les traumatismes historiques et expose la fragilité de la vie humaine. »*
>
> — Académie suédoise, Prix Nobel de littérature 2024.

Œuvres majeures

« La Végétarienne » (채식주의자, 2007) raconte l'histoire de Yonghye, une femme qui refuse soudain de manger de la viande. Sa résistance silencieuse révèle peu à peu la violence familiale et sociale qui l'entoure. Le roman reçoit l'International Booker Prize en 2016 et figure parmi les dix meilleurs romans de l'année selon le New York Times.

« Celui qui revient » (소년이 온다, 2014) plonge au cœur du soulèvement démocratique de Gwangju. « Blanc » (흰, 2016) mêle prose et poésie dans un hommage à sa sœur disparue peu après sa naissance. Avec « Impossibles adieux » (작별하지 않는다, 2021), Han Kang reçoit le Prix Médicis étranger (2023) et le Prix Émile Guimet (2024).

Le 10 octobre 2024, Han Kang devient la première femme asiatique à recevoir le Prix Nobel de littérature.

Avignon
Deux langues, un souffle

Au cœur du 80e Festival d'Avignon, qui accueille le coréen comme langue invitée, résonne l'écriture de Han Kang. Sous les murs de pierre de la Cour d'honneur du Palais des papes, Isabelle Huppert et Hyeyoung Lee portent ses phrases, l'une en français, l'autre en coréen. Leurs voix se rencontrent sur une même scène. Le français et le coréen s'écoutent, suivent le rythme l'un de l'autre.

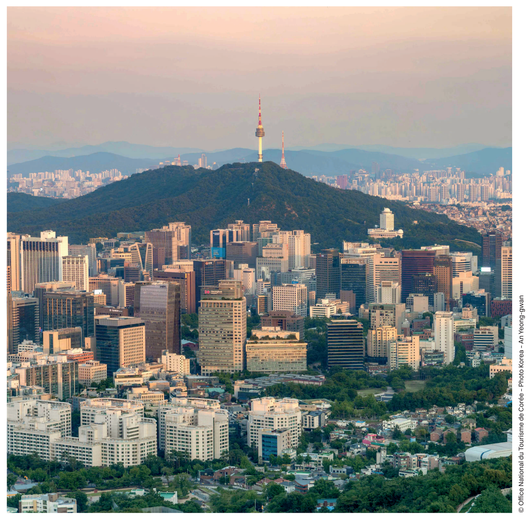
La lecture-performance « Oiseau », mise en espace par Julie Deliquet, fait entendre les premières pages d'« Impossibles adieux ».

Deux langues. Deux corps. Et un même souffle. Au-delà des pages, les phrases de Han Kang deviennent voix, matière sensible, présence vivante, et demeurent dans la nuit d'été d'Avignon. Elles s'attardent dans le silence, traversent les corps et s'infiltrent lentement jusqu'aux profondeurs de la mémoire.

VOYAGE LITTÉRAIRE *EN CORÉE*

한국 문학 기행

Des ruelles de Séoul aux pierres de Jeju, les écrivains coréens portent leur terre natale dans leurs récits. Six régions, six histoires : découvrez la Corée sur leurs pas.



© Office National du Tourisme de Corée - Photo Korea - An Young-gwan

① Séoul

La solitude de la grande ville et les errances de la jeunesse

« Une journée dans la vie du romancier Gubo » (1934), de Park Taewon, dépeint la solitude d'un intellectuel errant dans les rues de Gyeongsung, nom de Séoul sous l'occupation japonaise. 90 ans plus tard, « S'aimer dans la grande ville », de Park Sang Young (sélectionné pour le prix Médicis 2024) saisit les amours et les errances de la jeunesse séoulienne. Le nom de la ville a changé, mais la solitude demeure.

→ *Flâner :* des villages *hanok* aux cafés branchés de Seongsu et Hongdae, en passant par la *street food* au bord du fleuve Han, Séoul se découvre à pied.

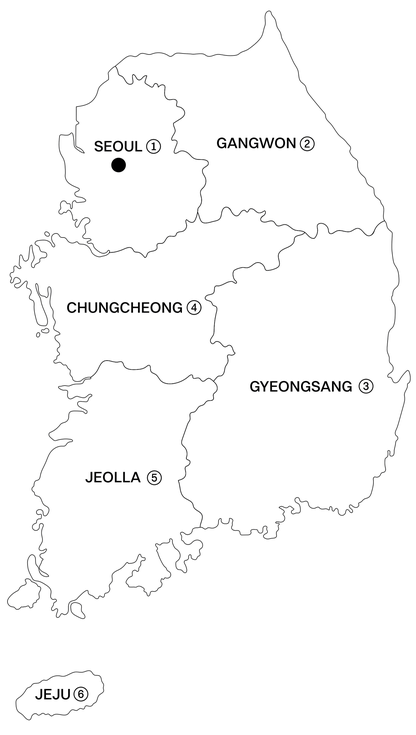
© Office National du Tourisme de Corée - Photo Korea - Lee Hyung-jong

② Gangwon

Lyrisme et douce consolation

« The Camellias » (1936), de Kim Yu-jeong, a fait du village de Sille, près de Chuncheon, l'un des paysages les plus attachants de la littérature coréenne. Avec « Nuit lumineuse », Choi Eun-yeong dessine la vie et la solidarité de quatre générations de femmes dans les vallées du Gangwon. Terre de mémoire et de guérison, la région traverse les œuvres autant que les paysages.

→ *À voir :* les champs de fleurs blanches de Bongpyeong et le village littéraire de Kim Yu-jeong à Sille, près de Chuncheon



Planifiez votre voyage

Imagine your Korea

© Office National du Tourisme de Corée - Photo Korea - Jang Jae-yoon

③ Gyeongsang

Une épopée féminine

« La Terre » (1969–1994) de Pak Kyong-ni déploie à Hadong, la grande saga de Choe Seo-hui, femme inébranlable prise dans les bouleversements de l'histoire. « Le monde selon Sisun » de Chung Serang dessine, sur la mer de Tongyeong, le destin de femmes audacieuses. À travers les époques, les femmes du Gyeongsang avancent comme les vagues, sans jamais ployer.

→ *À découvrir :* les petites villes côtières du sud, entre mer turquoise et ruelles pittoresques.

© Office National du Tourisme de Corée - Photo Korea - Lee Hyojik

④ Chungcheong

L'esthétique de la lenteur

Comme le fleuve Geum qui coule paisiblement, la culture du Chungcheong semble ne jamais se presser. « Nostalgie » (1927) de Jeong Ji-yong chante le ruisseau et les champs d'Okcheon, terre natale du poète. « Chroniques de Gwanchon » (1972–1976) de Lee Mun-gu déroule en dialecte régional la vie d'une communauté rurale que la modernisation efface peu à peu.

→ *À vivre :* Okcheon et Boryeong, terres natales et décors vivants des deux auteurs. Découvrez aussi les spectaculaires gorges et falaises de Danyang, là où ciel et montagne de Sobaeksan se rencontrent.

© Office National du Tourisme de Corée - Photo Korea - Kim Jeong-seon

⑥ Jeju

Derrière les murets de pierre, le cœur bleu de l'île

« Quand on entre dans la mer, on en ressort avec le souffle qu'il nous reste. Ne sois pas gourmand - reste seulement le temps de ton souffle. »

Comme cette parole transmise de génération en génération par les plongeuses *haenyeo*, l'île porte à la fois beauté et blessure. « One spoon on this earth » (1999) de Hyung Ki-young retrace la mémoire du soulèvement du 3 avril 1948 et de sa répression. Parti de Séoul, ce voyage littéraire s'achève devant la mer bleue de Jeju.

→ *À ressentir :* les sentiers côtiers, entre mer, volcans, au rythme d'une culture unique — celle des *haenyeo*, plongeuses traditionnelles de l'île.

⑤ Jeolla

Du *han* à la joie : le pays du *pansori*

« Seopyeonje » (1976) de Yi Ch'ong jun, retrace le voyage tragique d'une famille de chanteurs du Sud ayant consacré sa vie au chant traditionnel. Terre de ceux qui ont transformé leur douleur en chant. De Namwon, décor éternel du *pansori*, à Boseong, racine du *sori*, jusqu'à Jindo, où vivent encore les chants populaires et le *ssitgimgut*, partout où le pied se pose, une mélodie puissante s'élève.

→ *À goûter :* au-delà de ses paysages somptueux, le Jeolla offre une gastronomie réputée comme la meilleure de Corée, ainsi que des festivals de chant traditionnels.

© Office National du Tourisme de Corée - Photo Korea - Yoo Ji-hoon